

## MADAME DUFRESNE

Isabelle Flükiger

Madame Dufresne n'aime pas ses voisins, qui le lui rendent bien. Elle est arrivée dans le quartier en 1993. Son mari n'était pas souvent à la maison, et on la voyait toujours se promener avec les petits dans la campagne environnante. Les gens ont d'abord été curieux. On avait tellement parlé d'eux, de la Jaguar de Monsieur et des tenues de Madame, on avait fait tant de suppositions dans les rencontres de pas de porte et de supermarché que Madame Crets, qui se vantait d'être pragmatique, avait décidé d'en avoir le coeur net. Elle avait donc préparé un gros gâteau et était allée se présenter.

Madame Dufresne et Madame Crets avaient discuté sur le pas de la porte pendant une éternité. Madame Dufresne regardait sans arrêt la tarte qu'avait apportée Madame Crets, en disant : « Elle a l'air délicieuse, cette tarte... » Madame Crets ne se décidant pas à la lui tendre, elle avait finalement obtempéré : « Mais entrez donc ! moi qui vous fais poireauter à l'entrée. » Madame Crets (« Je ne veux surtout pas déranger...») l'avait donc suivie avec empressement dans le corridor; Madame Dufresne la voyait du coin de l'œil promener ses yeux sur les meubles, détailler et calculer. Elle avait pu évaluer le niveau de vie de la famille Dufresne et les qualités de femme au foyer de Madame le temps de la traversée d'un corridor et de la montée de l'escalier. Mais là l'attendait une surprise.

Derrière une de ces barrières qu'on fait pour les enfants en bas âge, agrippés au barreau, se tenaient les deux bambins, et ils étaient si beaux que Madame Crets en oublia de faire les comptes. « Quels jolis petits ! », s'exclama-t-elle. La barrière franchie, les deux femmes étaient allées avec les enfants sur la terrasse. « Quel âge as-tu, mon petit ? » Le petit garçon avait regardé ses doigts, l'avait regardée, puis avait dressé trois doigts, sans un mot. La petite quant à elle, babillait sans arrêt. Elle était blonde, d'un blond presque blanc, et sa mère lui avait fait deux petites anglaises. Elle avait raconté qu'elle avait deux ans, et qu'elle savait déjà aller sur le pot toute seule.

Madame Dufresne contemplait son œuvre avec ravissement. Elle avait expliqué : « C'est une petite fille très indépendante. Et elle sait déjà compter... Montre-nous comment tu sais compter, Salomé... » La petite avait réussi à compter jusqu'à six. Sa mère rayonnait de fierté. Le garçon, quant à lui, se désintéressait de la conversation : il observait par terre une colonne de fourmis, et n'avait pas levé la tête lorsque Madame Crets lui avait demandé son prénom. Sa mère était intervenue, sévère : « Christophe ! Réponds à la dame, s'il-te-plaît ! » Le petit avait levé sa tête également blonde ; il n'avait pas entendu la question et était resté tout droit, tout coi. Sa mère avait soupiré, exaspérée : « Il a toujours la tête ailleurs, celui-là. »

Madame Dufresne avait servi le café dans un joli service en porcelaine. Pour manger la tarte, elle avait disposé sur les assiettes de petites fourchettes à dessert. C'était un mercredi après-midi d'été, les enfants étaient occupés à étudier la colonne de fourmis en se chuchotant des informations capitales. Madame Crets avait pensé que Madame Dufresne

en faisait un peu trop. Elle avait cependant utilisé la petite fourchette à dessert, et avait laissé Madame Dufresne mettre dans sa tasse deux sucres avec la petite pince à sucre. Elle avait docilement remué son café avec la petite cuillère en argent prévue à cet effet, et avait enfin demandé : « Votre mari travaille dans la région ?

-Oui, il a trouvé un emploi merveilleux... C'est pour ça que nous sommes venus nous installer ici. Mon mari s'occupe d'import-export, il collabore avec des entreprises de la région... »

(Un emploi merveilleux ?)

-Et la région vous plaît ?

-C'est un environnement formidable pour élever des enfants. Bon, (petit rire espiègle) je suis habituée à un peu plus d'animation, vous comprenez, je viens de la ville...

-Vous venez de quelle ville ?

-Je viens de Lyon.

-Très jolie ville, Lyon... Vous avez laissé toute votre famille là-bas ? » Petit silence. Madame Dufresne avait oublié son rire espiègle et avait marmonné, penchée sur sa tarte : « J'ai quelques parents, en effet. » Elle avait en réalité perdu tout contact avec les membres de sa famille, des péquenots de la campagne qu'elle avait abandonnés à leur sort dès qu'elle en avait eu l'occasion. Elle leur téléphonait à Noël, et parfois leur envoyait de l'argent. (Il s'agissait de montrer qu'elle en avait bien assez...) Mais elle s'était reprise, avait soupiré avec héroïsme : « C'est difficile d'être loin d'eux... Parfois on se sent seuls. Mais mon mari a obtenu ce poste de direction, et bien sûr nous l'avons suivi... » Elle s'était mise à mâcher avec concentration un minuscule morceau de tarte, avait ajouté : « Mais nous ne pensons pas rester longtemps ici. Une fois son contrat rempli, nous allons déménager dans un endroit un peu plus chic, et revendre la maison. C'est l'affaire de quelques années. » Rire. « Je n'aime pas trop la campagne... Et quand ils purinent ! Ah la la, il faut vraiment être née là-dedans pour supporter ça. » Madame Crets, qui venait de la ville et aimait du fond du cœur ce petit bout de campagne, avait dit : « Ils purinent une ou deux fois dans l'année. Ce n'est pas bien dramatique. » Madame Dufresne avait poursuivi : « J'aimerais avoir vue sur le lac. Ça serait vraiment mon idéal. Une maison à Genève, ou Montreux... » Elle regardait dans le vide.

Elles avaient ensuite parlé de l'éducation des enfants. Madame Dufresne expliquait qu'on avait des talents de diplomate dans la famille : « Salomé a une manière tout à fait délicieuse de me manipuler ; parfois je n'y vois que du feu... Je suis sûre qu'elle ferait une ambassadrice merveilleuse. » Madame Crets, toujours pragmatique, avait lâché : « A deux ans ? C'est un peu tôt pour savoir non ?

-Oh bien sûr, elle sera libre de faire ce qu'elle veut. Mais c'est des idées qui me viennent lorsque je vois comme elle se comporte avec moi. »

Madame Crets était rentrée chez elle et avait dit à Monsieur Crets que la Dufresne « pétait plus haut que son cul ». Madame Dufresne, quant à elle, avait dit à son mari lorsqu'il était rentré à la maison, qu'il fallait vraiment « sortir de ce bled de paysans. Ils n'ont aucune ambition, chéri. C'est le règne de la médiocrité. » Chéri avait haussé les épaules ; il avait dit : « Si tout se passe bien, ma princesse. »

Marianne Dufresne, née Simion, avait quitté son trou de campagne à 19 ans. Elle n'avait jamais été très bonne élève mais elle avait de beaux yeux, une grosse poitrine, ferme et haut placée, et des jambes de danseuse. C'est sur ces jambes magnifiques et sur sa poitrine opulente qu'elle avait tout misé. Elle s'était faite serveuse dans un cabaret. Elle racontait qu'elle avait fui la maison parce que son père la battait et servait les habitués avec des sourires délicieux. Souvent on lui disait qu'elle devrait travailler ailleurs, que ce n'était pas un environnement sain. Mais elle savait ce qu'elle voulait. Un bonhomme avait été séduit par ses appâts et sa douceur; il était devenu un habitué du cabaret, et ils passaient des soirées à discuter. Il se plaignait beaucoup de sa femme et de ses enfants. Cela faisait 20 ans qu'il était marié; il disait que sa femme s'intéressait plus à ses cartes de crédit qu'à lui. Il se sentait seul. Marianne Simion riait à toutes ses blagues et l'accueillait avec ses sourires délicieux. Finalement, ils étaient allés manger ensemble, et après quelques semaines, elle avait accepté de passer une nuit avec lui. Il avait réservé une chambre d'hôtel et l'avait prise dès la porte fermée, avec une telle maladresse et une telle précipitation qu'elle n'avait même pas eu le temps de simuler. Elle l'avait laissé dormir un peu et l'avait réveillé en le chevauchant. Enfin, au troisième essai, elle avait réussi à simuler un orgasme et lui avait dit que ça avait été "incroyable". Lui-même y croyait à peine, à vrai dire. Mais le matin, il s'était donné beaucoup de peine, et elle avait senti un début de plaisir. Elle avait dit : « qu'elle n'avait jamais joui aussi fort. »

Après une année de fréquentation, elle avait menacé de le quitter. Il fallait que ça change. Elle n'en pouvait plus, du cabaret. Il lui avait proposé un poste de secrétaire dans l'entreprise de manufacture de bijoux qu'il codirigeait et lui avait payé des études de comptabilité. Trois ans plus tard, elle travaillait comme secrétaire et recevait un salaire tout à fait honorable. Ils partaient en vacances dans des hôtels de luxe, mais elle ne faisait toujours pas partie de son monde. Sa femme le tenait bien, et c'était toujours avec elle qu'il faisait les déplacements officiels. À nouveau, elle avait menacé de le quitter. Il avait supplié, lui avait demandé du temps.

Elle avait commencé à se refuser, à boudier périodiquement, et puis au bout de quelques mois, elle avait compris qu'il ne quitterait jamais sa femme. Même la pénurie sexuelle n'y changeait rien. Elle disait : « Elle ne s'intéresse qu'à ton fric. » Il répondait : « C'est mon épouse et la mère de mes enfants. Je te prie de tenir ta langue. » Elle avait déjà 24 ans. Elle ne voulait pas se retrouver abandonnée par son vieil amant, les mains vides et les seins flasques. Elle avait décidé de se trouver un célibataire. C'est comme ça qu'elle avait attrapé Georges Dufresne.

Georges était un client régulier de l'entreprise de manufacture de bijoux ; il faisait des affaires. Elle ne savait pas quel type d'affaires, mais il avait de jolis costumes en tussor qui devaient coûter les yeux de la tête et elle lui avait déjà vu deux montres Cartier différentes. Il avait de bonnes manières et seulement 6 ans de plus qu'elle. Elle avait toujours ses seins très hauts et ses jambes de danseuse, et elle n'avait pas eu besoin de simuler avec lui. Mais les choses ne se passèrent pas exactement comme prévu. Marianne Simion, après une grippe intestinale d'une rare violence, tomba enceinte. Plus tard, régulièrement lui reviendrait l'expression pour son aîné qu'il était « l'enfant de la merde ». Mais sur le moment, ce hasard lui rendit plutôt service. Georges, qui était amoureux, lui proposa immédiatement de l'épouser. Il avait ses jolis costumes en tussor et trois montres

Cartier à la maison... Elle accepta avec joie, quitta son vieil amant et son poste et le suivit pour le meilleur et pour le pire.

15 ans plus tard, Madame Dufresne habite toujours dans le quartier, sans Monsieur Dufresne. Christophe est un gras du bide qui fait de la poésie en cachette et que les filles intimident ; Salomé est une grande blonde délurée totalement sûre qu'elle va percer. Elle ne sait pas encore quoi, mais ils vont voir. Elle a hérité des seins hauts et fermes de sa mère, et de ses jambes de danseuse et elle a déjà pu constater les effets de ces avantages physiques sur son entourage masculin. Salomé a décidé de venger maman. Christophe, quant à lui, compense en fuyant dans les bois environnants, se récitant du Rimbaud ou du Baudelaire pour oublier les bruits sales à l'intérieur de sa tête, et rentrant plein de vers nouveaux.

« Salomé, Salomé ! », il tambourine à la porte de la salle de bains. « Quoi ?

-Je peux entrer ? J'ai un nouveau poème... » Boudeuse, soupire. Finalement. « Entre... » Elle est dans l'eau jusqu'au menton et ses dix orteils dépassent. Christophe s'assied sur la cuvette des toilettes : « Je te le lis lentement et tu...

-Non, tu lis trop mal. Donne-le-moi.

-Je veux pas que tu mouilles la feuille. Je te la montre, ok ?

-Ok. » Elle s'installe, les mains et le menton posés sur le rebord de la baignoire. Christophe s'assied par terre ; il tient des deux mains la feuille A4 et observe l'expression de Salomé. Elle lit lentement en remuant les lèvres. Finalement elle le regarde. Elle dit : « T'es sûr, pour la « lueur mourante » ? C'est pas un peu cliché ?

-Ah... Si, peut-être. » Il regarde son poème, réfléchit, dit : « Mais le reste, tu aimes ?

-Je trouve que c'est un des meilleurs que tu aies écrit.

-Sérieux ?

-Mmh. » La mère les appelle, on l'entend monter l'escalier. Christophe dit : « Merde. » Salomé crie : « Je suis dans mon bain ! », maman ouvre la porte : « Qu'est-ce que... Christophe ! tu ne veux pas laisser ta sœur un peu tranquille, non ?

-Mais il ne me dérange pas...

-Venez manger. C'est la deuxième fois que je vous appelle. Et je ne suis pas votre bonne ! Christophe, tu viens m'aider MAINTENANT ! » Résigné, Christophe se lève lourdement, il ferme doucement la porte derrière lui. Salomé qui se redresse entend maman continuer de bougonner en descendant les marches.

Article du 3 juillet 2000, paru dans *L'Autonome*

### **Un entrepreneur ruiné par les « dollars de Mobutu »**

**Directeur de l'entreprise *Bâtissons !*, Alain Romand doit fermer boutique. Les fonds de l'entreprise ont été dilapidés dans une arnaque internationale.**

Georges Dufresne, engagé officiellement comme comptable et officieusement chargé de blanchir de l'argent sale, avait promis à l'entrepreneur Alain Romand un bénéfice de plus de 15 millions de francs contre un investissement de base de 400'000. L'entrepreneur, bien connu pour ses projets flamboyants, a financé toute la mise en place d'une opération « qui

nécessiterait des démarches complexes », au dire de son « comptable ».

### **Les dollars de Mobutu**

Avec les “dinars koweïtiens”, l’arnaque des dollars de Mobutu est pourtant un classique de l’escroquerie: l’ONU aurait récupéré des billets de banque ayant appartenu à l’ancien dictateur Mobutu dans le but de réinvestir cet argent dans des projets de développement en République démocratique du Congo (RDC). Ces dollars auraient été noircis avec une encre spéciale afin d’empêcher qu’ils ne soient détournés. Mais Georges Dufresne et deux comparses prétendaient s’être approprié une valise pleine de ces billets et avoir trouvé la composition chimique du produit qui permettrait de leur redonner leur couleur originelle. « Je n’y ai vu que du feu, » a déclaré Alain Romand au juge d’instruction. D’autant plus que ceux-ci lui ont fait une démonstration « tout à fait probante », selon l’entrepreneur. En effet, Alain Romand avait fait spécialement le voyage en RDC en 1993, dans le but de vérifier l’authenticité du “tuyau”. Sur place, Georges Dufresne lui avait montré la valise pleine de billets et avait “nettoyé” quelques uns d’entre eux sous ses yeux. Il faut certaines connaissances techniques ainsi qu’une infrastructure lourde lors des démonstrations de blanchissage, qui se sont révélées très convaincantes. « Je pense que c’est mon argent qui a financé aussi cette partie de l’entreprise », a fait remarquer l’entrepreneur. Les trois arnaqueurs lui ont d’abord assuré qu’avec quelque 400’000 francs, ils parviendraient à se procurer du produit pour blanchir tous les billets.

### **Un train de vie ruineux**

Le comptable est resté sept ans au service de l’entrepreneur, qui finançait son train de vie ruineux. De 1993 à 2000, G.Dufresne est allé 5 fois en Afrique, pendant des durées relativement longues. Il revenait avec de nouveaux besoins d’argent, et des billets plus ou moins blanchis pour preuve du travail déjà accompli. « Il me disait que les ingrédients coûtaient extrêmement cher et qu’ils rencontraient de gros problèmes techniques », a expliqué Alain Romand. Finalement, déjà presque ruiné, il a entendu parler des dinars koweïtiens, ce qui lui a « mis la puce à l’oreille ». Il s’agit d’une arnaque similaire : on fait payer à un client des billets de banque qui n’ont en réalité plus aucune valeur. A. Romand est allé immédiatement à la police, qui a arrêté G. Dufresne. Les deux escrocs qui “travaillaient” avec lui en Afrique sont, eux, toujours en cavale.

\*\*\*\*\*

Ils allaient souvent en vacances avec lui mais ils ne l’ont accompagné en Afrique qu’une seule fois. Un safari de deux semaines au Kenya, ça avait été splendide. Après le safari, ils s’étaient reposés en famille dans un hôtel de luxe. Il y avait là beaucoup de blancs, et Madame Dufresne était belle comme jamais ses enfants ne l’avaient vue. Elle sortait de sa chambre en fourreaux de soie, en bustiers plastronnés de dentelles. Chaque soir, ils attendaient devant sa porte et s’extasiaient sur sa nouvelle tenue. Parfois leur père jouait aussi à ce jeu et ensuite il embrassait maman. Les enfants n’étaient pas habitués à voir leurs parents s’embrasser, ça leur faisait tout drôle. Ensuite papa et maman sortaient, et les enfants les entendaient rentrer pendant la nuit et rire un peu trop fort. Christophe avait expliqué à Salomé que les adultes buvaient de l’alcool quand ils étaient entre eux, que ça les rendait bizarres. « Ils ne sont plus les mêmes, ensuite. » Salomé était toujours terrifiée quand ils rentraient en riant fort, elle avait peur qu’ils soient devenus des monstres, ou qu’ils ne la reconnaissent plus. Mais les journées étaient formidables. Son père, dans l’hôtel de luxe, serrait beaucoup de mains ; les gens le saluaient avec respect. Sa famille était fière de lui et les enfants pouvaient jouer dans la piscine toute la journée pendant qu’il discutait avec des gens importants.

Un soir pourtant, la petite Salomé, dont la chambre donnait sur la piscine, avait vu par la fenêtre son père embrasser une grande femme blonde. Elle était allée chercher maman. « Viens voir, viens voir ! » Elle éprouvait un sentiment d'angoisse épouvantable et tirait sa mère par la manche en pleurant. Maman avait regardé à son tour par la fenêtre. Papa était en train d'embrasser les seins de la dame. Ils étaient au bord de la piscine, des reflets bleus éclairait le couple et on voyait bien que la dame avait les yeux fermés et la bouche entrouverte. La petite Salomé continuait de pleurer, en sanglotant fort. Sa mère avait observé la scène un long moment puis s'était baissée et avait pris dans ses mains les deux épaules de Salomé. « Ne pleure pas, ma chérie. Ce n'est pas grave. Tant que ton papa s'occupe bien de nous et nous donne ce dont on a besoin, rien n'est grave. » Elle avait ensuite parlé vaguement des besoins des hommes, et du fait que « parfois il leur faut sentir leur pouvoir, surtout des hommes comme ton père » et puis elle avait conclu en lui faisant promettre de n'en parler à personne « même pas à ton frère, d'accord ? C'est un secret entre nous. » La petite avait promis et sa mère l'avait embrassée. « Tu comprendras quand tu seras plus grande. »

Ils en avaient fait des gorges chaudes, au village. « Ces deux gonflés, ça devait leur retomber dessus. » Cela les avait réjouis longtemps, de repenser à l'attitude Dufresne pendant toutes ces années, alors qu'ils n'étaient que des escrocs. On riait d'elle, surtout : « Elle qui était gonflée comme personne ! Tu te souviens ? quand elle disait qu'elle voulait emménager dans un endroit plus chic ?

-En prison ! Elle voulait parler de la prison ! » Au début, on l'avait soupçonnée en effet de « complicité pour fraude » et elle avait eu beaucoup de difficulté à se disculper. Elle aurait pu s'en douter facilement, arguait le juge d'instruction, tout l'argent acquis à peu près honnêtement par son mari ayant été placé au nom des enfants. Elle avait répondu : « Mais puisque je pensais que tout était acquis honnêtement ! » avec désespoir, se tordant les mains. Il avait fallu certains témoignages sur leur voyage au Kenya pour qu'elle soit enfin disculpée. En effet, Madame Dufresne, d'après certaines sources, était toujours restée avec les enfants lors de rendez-vous d'affaire importants. D'autre part, son ignorance visible du monde de la finance et de la valeur de certaines de ses possessions avaient fait pencher la balance en sa faveur. Elle avait eu l'air d'une cruche, en somme. « Ou d'une poule de luxe », selon certaines personnes un peu mieux renseignées. « Tant qu'il y avait du fric, elle ne se posait pas de questions », avait conclu Madame Crets avec satisfaction.

Les Dufresne mère et enfants étaient restés dans le village parce que la maison leur appartenait, et que c'était à peu près tout ce qui leur restait de l'ancienne opulence. Maman disait toujours : « Et moi qui lui demandais quand on partirait de ce bled paumé, avec ces paysans... Vous vous rendez compte ? Je n'en partirai jamais, moi. » Elle n'était jamais allée le voir en prison, et avait demandé le divorce sitôt le procès terminé.